

nonce au tribunal de l'opinion publique, il en est un qui rappelle le *cabinet noir* de la poste : aucune lettre adressée à un prisonnier pour délit politique ne peut lui parvenir, qu'au préalable elle n'ait été lue au greffe ; l'inquisition s'étend également aux lettres qui sortent de la prison : toutes vos pensées les plus secrètes y sont enregistrées, commentées, et rapportées au préfet ; c'est une autre police dans la police ; vos intérêts les plus chers sont compromis ; tous vos secrets ne vous appartiennent plus ; le papier enfin , dont la mission est si sacrée, n'est plus qu'un dépositaire infidèle : il vous dénonce, il parle contre vous.

La pudeur des femmes n'est pas plus ménagée : elles sont à chacune de leurs entrées et sorties visitées ; des mains étrangères, impures, se promènent sur toutes les parties de leur corps ; et il leur faut subir cette humiliation, sous peine d'avoir fait une course inutile, sous peine de ne pouvoir communiquer avec leurs affections, avec ce qu'elles ont de plus cher, un époux, un fils, un père.

CHARLES CHABOT.



ANECDOTES

SUR NAPOLEON.



J'étais encore dans mon cinquième lustre, lorsque M. Frochot, préfet, et M. Chaptal, ministre de l'Intérieur, me proposèrent, en 1802, pour une place vacante au conseil-général de la Seine. Le premier consul porta son choix sur le général Lafayette, qui, après un refus, se

renferma au château de La Grange, retraite qui sera citée comme le Fresnes de d'Aguesseau, le Chanteloup de Choiseul, le Coppet de Necker. On me présenta de nouveau ; et, frappé de cette persévérance pour un particulier qui lui était inconnu, Bonaparte prit des renseignemens confidentiels, à la suite desquels, à mon insu, je fus nommé préfet des Hautes-Alpes, le même jour que les ex-constituans Mounier, Alexandre de Lameth et Castellane furent envoyés à Rennes, à Digne et à Pau. Honneur au gouvernement qui cherche hors de l'enceinte de ses salons les hommes qu'il croit animés par l'amour du bien public ! Je jurai de me vouer à la prospérité du pays qui était confié à mes soins, et que je trouvai en proie à la disette ; les grains y étaient gelés sur pied, les magasins vides, l'argent très-rare, les chemins affreux. En coupant la communication auprès de Savines, la Durance sépara les arrondissemens supérieurs de celui du chef-lieu.

Au milieu de l'effroi général, je mis en pratique l'un des premiers principes de l'économie politique, en appelant la libre concurrence, en assurant la circulation des blés et farines ; j'écrivis au commerce de Gray, de Bourgoin, de Marseille, et, à Turin, au maréchal Jourdan, alors administrateur du Piémont. *On n'ajourne pas la faim*, dis-je au vainqueur de Fleurus,

qui avait prononcé ces mots à la tribune nationale. Je le prévins que, si ses douaniers continuaient à arrêter nos voitures, j'irais lui porter ma demande avec la jeunesse des Hautes-Alpes.

Copie de ma lettre fut adressée au premier consul, qui approuva ma conduite.

Comme il faut tâcher que d'un grand mal il résulte aussi quelque bien, je résolus de profiter de notre détresse même pour conquérir une route qui nous ouvrit à jamais le fertile Piémont, et je me rendis à Briançon, au moment même où je venais de recevoir à ce sujet une défense formelle du directeur-général des ponts-et-chaussées. Muni d'un crédit personnel de 25,000 francs, j'employai les bras des habitans appelés par M. Chaix, sous-préfet de Briançon, et ceux des soldats de deux régimens, qui prouvèrent qu'en temps de paix ils savaient les rendre utiles. On me menaça d'une destitution ; j'entrepris de justifier ma témérité auprès du chef de l'état. Ayant autrefois commandé au Pont-St-Esprit, et envoyé d'Italie des pionniers au mont Genève, pour y assurer l'arrivée d'un convoi, je présimai qu'il devait apprécier l'importance de mes desseins ; je le priai ou de me laisser l'honneur d'avoir payé le premier tracé de la route, ou d'allouer 150,000 francs pour en compléter l'ouverture, et d'accorder ensuite ce qui serait nécessaire à l'en-

tière confection d'un passage que les Romains regardaient comme le plus facile pour se rendre dans les Gaules. « Il n'est à mes yeux, disais-je, que la conséquence d'une route qui s'embrancherait au Pont-St-Esprit avec celles de Perpignan et de Bayonne, et qui, traversant les Hautes-Alpes dans toute leur longueur, serait qualifiée route d'Espagne en Italie, parce qu'elle garantirait les communications de la France avec les deux péninsules, quand même les escadres anglaises domineraient dans la Méditerranée. » Obtins-je un éloge ? m'attirai-je le blâme ? Non ; il ne me parvint pas même une réponse ; mais il m'arriva, courrier pour courrier, 25,000 fr. ; puis successivement quinze ordonnances de 10,000 fr. chacune ; l'ordre de faire dresser le projet de la route d'Espagne en Italie, que l'ingénieur Janson alla de suite reconnaître ; enfin le grade d'ingénieur en chef à Turin pour M. Pertinchant, qui avait tracé les rampes du mont Genève. Plus tard l'empereur m'autorisa à établir sur la sommité du col un monastère hospitalier de trappistes, qu'il dota de 30,000 fr. de rente. On me permit de ne pas quitter ce sujet sans parler d'un article adressé, quelques années après, au *Moniteur*. On y comparait le préfet des Hautes-Alpes au roi Cottius, qui avait pratiqué un chemin sur le mont Genève, et qui

était, dit Ammien-Marcellin, *reçu dans l'amitié d'Auguste*. Le rédacteur en chef, M. Sauvo, ne prenant pas sur lui l'insertion d'un parallèle aussi hardi, l'envoya au duc de Bassano ; ce ministre le montra à Napoléon, alors en Allemagne, et l'article parut au journal officiel. Je passe à un autre objet toujours relatif à l'idée de percer le département de grands chemins propres à le vivifier.

En examinant le système de canalisation, j'avais remarqué que les marchandises de la Hollande, de l'Allemagne, du Nord et de l'Est de la France, arriveraient au Rhône, et qu'on pouvait leur préparer un débouché par Valence, Gap, Embruu, Briançon et Turin. M. de Cormont, ingénieur en chef, venait de terminer le projet de la route d'Espagne en Italie ; il m'accompagna avec M. Magdelaine, maintenant ingénieur en chef à Amiens. Les habitans circonvoisins accoururent ; nous ouvrimus le *Gaura mons* des Anciens, alors col de Cabre, et, depuis nos travaux, col des Communes. Là, informé que je devais recevoir, des mains du maréchal Molitor, l'étoile de la Légion-d'Honneur : « Je ne la porterai, lui écrivis-je, qu'après avoir essayé de m'en rendre digne. Mais quitter nos ateliers ce serait les désorganiser. »

Malheureusement quelques nouveaux cheva-

liers, par un amour-propre mal entendu, ne se rendirent pas auprès du maréchal, qui dans son rapport me confondit avec eux. Le grand-chancelier de la Légion-d'Honneur fut chargé de prendre des informations sur ma conduite; et lorsque j'arrivai à Paris, cet excellent M. de Lacépède vint lui-même, par ordre de l'empereur, attacher à ma boutonnière sa propre décoration, que je possède encore.

Peu de jours après, le chambellan de service avertit les préfets qu'ils auraient, le lendemain, une audience pour laquelle ils devaient apporter leurs mémoires. Je passai la nuit avec M. Farnaud, secrétaire-général de la préfecture, à en composer douze. Je les présentai à Napoléon, qui les parcourut avec une rapidité inconcevable, en me disant : « Vous aurez un décret sur les moyens d'arrêter les dévastations de vos torrens, un ingénieur pour le plan de leurs digues, un courrier de malle tous les jours, des fonds pour votre maison centrale de détention, d'autres pour continuer vos fouilles de Mons-Seleucus, pour rétablir à Briançon la fabrique de cristal de roche (un ministre empêcha l'exécution de cette mesure, qui revint à l'esprit de l'empereur dans les cent-jours); je vous donnerai 100,000 fr. pour aider aux dépenses du canal d'arrosage de Gap; je vous réunirai l'enclave de Vitrolles; je

rétablirai, pour vos pauvres, les anciens greniers d'abondance; vous ferez dessiner les plus belles vues de vos Alpes pour la manufacture de porcelaine de Sèvres; votre route de Gap à Valence sera impériale; je vous en accorde une de Paris à Nice. » L'empereur me demanda, en passant, des nouvelles du vieillard des Hautes-Alpes, de Mathieu, qui lui avait écrit à l'âge de cent six ans, et dont il avait placé un arrière-petit-fils à l'école des arts et métiers de Châlons-sur-Marne, en me chargeant de pourvoir aux frais de voyage et de trousseau. Puis, me regardant avec bonté : « Il manque un mémoire, dit-il; vous ne me comprenez pas? Demandez-moi tout ce que vous voudrez; je suis disposé à tout vous accorder. — Je n'ai pas encore, répondis-je, justifié suffisamment votre choix; mais soyez la Providence des Hautes-Alpes. Leurs bons habitans vous aiment et méritent doublement vos bienfaits. La politique d'ailleurs conseille de soutenir ceux qui combattent une nature marâtre, et qui gardent l'une des portes de l'Italie. Il leur faut dix ans d'une même administration: veuillez la conserver tout ce temps entre mes mains, pourtant à une condition. — Laquelle? reprit-il vivement. — Vous ne me refuserez rien de ce que je solliciterai de juste pour eux. — J'y consens. » (Depuis lors, si un ministre me représen-

tait que mes prétentions étaient exagérées, j'invoquais la parole impériale, et il y était fait droit.) « Que tenez-vous là? dit ensuite Napoléon. — Sire, cette médaille d'or offre d'un côté votre effigie, de l'autre, la représentation de l'obélisque que les Hautes-Alpes élèvent sur le plateau du mont Genève. — Donnez-la-moi; il y a de la ressemblance: c'est bien »

La semaine suivante, dans un cercle au château, on annonça l'empereur, qui s'avança silencieusement et comme absorbé par des pensées profondes; arrivé en face de moi, quoiqu'à une grande distance, il dit à haute voix: *Le préfet des Hautes-Alpes!* Bientôt les courtisans m'environnèrent, en me présageant des faveurs, et se montrant fort surpris de ce que je me proposais de retourner dans mes montagnes. Je fus abordé par le duc de Cadore, qui me demanda pour l'impératrice deux médailles d'Auguste trouvées dans les ruines de Mons-Seleucus, et dont les traits étaient absolument semblables à ceux du moderne Charlemagne; malheureusement je ne pus les retrouver. Je portai à Joséphine un modèle en grand de l'obélisque du mont Genève et une boîte remplie d'antiquités découvertes dans la ville romaine. Protectrice de l'Académie celtique, elle voulut se charger exclusivement de la dépense des fouilles, mettre 25,000 fr. à

ma disposition, et en partager avec moi les produits. Cette femme si bonne et si remplie de grâces me promit aussi un exemplaire de chaque pendule, candélabre et service, en porcelaine, orné par les vues des Alpes françaises que l'empereur avait demandées; les événemens en disposèrent autrement. Quant aux 25,000 fr., le conseil de l'impératrice en ajourna le paiement jusqu'après celui des dettes que la bienfaisance et la toilette renouvelaient sans cesse. Ainsi le vœu émis par l'Institut pour la continuation de nos recherches archéologiques resta sans effet.

Les promesses de Napoléon pour le bien-être des Hautes-Alpes reçurent leur exécution. Je comptais tellement sur elles, que, convaincu par une réponse de M. Dausse, habile inspecteur, que le projet de rectification des rampes de l'Abessée, approuvé et adjugé récemment, était de beaucoup inférieur en mérite à celui de M. Dastier, maintenant ingénieur en chef à Versailles, je fis exécuter ce dernier plan, quoique bien plus coûteux, sous ma responsabilité personnelle, et en avançant moi-même des fonds assez considérables: c'était violer les formalités consacrées et généralement nécessaires.

L'empereur voulut que M. Tarbé de Vaux-Clair

revint d'Italie examiner secrètement une affaire si délicate, et, sur son rapport favorable, on m'autorisa à terminer ces travaux admirés des voyageurs.

Cependant la bienveillance de Napoléon fut au moment de m'échapper. Je le pressais de faire ériger sur la place de l'Obélisque le monastère hospitalier, et de faire rectifier la communication du mont Genève à Suse, où elle retrouvait le chemin du mont Cenis. L'empereur, dans un voyage d'Italie, décida que cette communication serait interdite, et qu'on porterait la route sur les hauteurs de Sestrières (Piémont), où l'hospice serait construit. D'après mes vives réclamations, on envoya le colonel de Récicourt; je l'accompagnai au-delà du mont Genève, et je proposai de fortifier une éminence qui dominerait Sézanne et la route projetée. Je soutins que celle de Sestrières, purement militaire et plus longue, n'excluait pas un chemin nécessaire au commerce et aux relations sociales, et qu'on pouvait protéger contre un ennemi. Mes vues furent adoptées par M. de Récicourt, par le conseil mixte du génie civil et militaire, par le directeur-général des ponts-et-chaussées, par les ministres de la Guerre et de l'Intérieur. Mais Napoléon entra contre moi dans une fureur inexprimable; il pensa sans doute qu'il ne m'appar-

tenait pas de le contredire dans ce qui avait été le sujet de ses méditations. On me crut dans une disgrâce complète, et bien loin des préfectures de Turin et de Marseille, auxquelles j'avais préféré la modeste résidence où je pouvais être utile. L'état de ma santé, qui ne me permit de rester que sept ans dans ce dernier département, m'ayant forcé de me rendre à Paris, le ministre Crétet me fit donner ma parole d'honneur que, de moi-même, je ne parlerais pas à l'empereur de la route de Suse; mais en me permettant, s'il me mettait sur la voie, de soutenir mon opinion. Il ne fut pas question de cet objet: le courroux du monarque était apaisé. « Je vous défends, dit-il, de retourner à Gap; je veux vous conserver. » Et il m'offrit le choix entre les plus belles préfectures: j'allai à Aix-la-Chapelle. J'ai décrit ailleurs les relations que j'y ai eues avec Napoléon et Marie-Louise.

Nous arrivons à une époque mémorable. Le jour du 20 mars venait de luire; mon nom était porté sur une liste de préfets; et l'administrateur qu'en 1811 le comte Daru avait été chargé de prévenir qu'on le nommerait conseiller-d'état, directeur-général, quand il le voudrait, mais qu'on le *pria*t de rester encore quelque temps sur les bords du Rhin; cet administrateur était renvoyé au poste

où il avait débuté! Il fallait savoir s'il y avait grâce ou défaveur, et se déterminer en conséquence à une acceptation ou un refus. Le dimanche, j'étais assez loin de la ligne que l'empereur suivait en sortant de sa chapelle. Il parcourt le salon de son œil d'aigle, distribue en marchant quelques regards, quelques monosyllabes; incline du côté gauche, où je me trouvais. Bientôt j'ai à repousser l'amour-propre me suggérant que l'empereur venait à moi. Cependant un léger espace me sépare à peine de l'homme dont le nom seul faisait trembler les rois; il me regarde, et dit: « Monsieur le préfet, je vous renvoie dans vos Hautes-Alpes; vous avez bien employé l'argent que je vous ai donné; nous vous devons de beaux chemins; nous en avons grand besoin. Ces habitans sont bons, vous aviez raison; hommes, femmes, vieillards, enfans, sont accourus; ils m'ont accompagné jusqu'à Grenoble; tous voulaient venir avec moi à Paris, et il y en a ici un certain nombre. Vous vous souvenez de notre convention; elle tient plus que jamais. Je veux couvrir ce pays de bienfaits; vous en serez le dispensateur. Ils m'ont parlé de vous, ils vous aiment; je leur ai dit que je vous renverrais dans les Hautes-Alpes; je ne vous y laisserai pas long-temps; cherchez dans votre imagination tout ce qui pourra leur prouver *ma reconnais-*

sance; qu'elle éclate dans tous vos actes, vos écrits, vos discours! Mes ministres auront l'ordre de faire tout ce que vous demanderez. » L'empereur s'éloigna, mais se rapprochant ensuite, il reprit: « Entretenez sans cesse ces bons habitans de mes sentimens pour eux; répétez-leur que, dans quelque circonstance que je puisse me trouver, je partagerai avec eux mon dernier écu, mon dernier morceau de pain. »

Un groupe nombreux entendit ces paroles, qui doivent retentir dans la postérité. J'allais partir pour les Hautes-Alpes; déjà mon secrétaire était sur la route de Lyon; on craignit que les places fortes de l'Est ne fussent livrées, et l'empereur m'envoya à Metz, où je puis me glorifier d'avoir essentiellement contribué à la conservation de cette belle frontière.

Raconterai-je à cet égard deux circonstances? Quoiqu'elles ne concernent point particulièrement les Hautes-Alpes, leurs habitans ne seront pas fâchés de les connaître.

Avant mon départ, je priai la reine Hortense d'exposer à l'empereur que personne, ni en France ni à l'extérieur, ne croirait à sa sincérité s'il se soumettait aux dispositions rigoureuses du traité de Paris; que je croyais plus franc, plus politique d'occuper de suite nos limites natu-

relles, promises par la fameuse déclaration de Francfort; que les troupes qui suivaient Louis XVIII pourraient, dès qu'il aurait dépassé la frontière, prendre à droite, et se porter sur les bords du Rhin; qu'avant de remplir ma mission dans les Hautes-Alpes, je demandais de marcher à l'avant-garde, et je me chargeais de lever promptement un corps d'armée, si l'on observait la plus sévère discipline, et si l'on traitait les habitans comme des frères. J'ajoutai que, si l'on profitait ainsi de l'enthousiasme excité par le voyage prodigieux de Napoléon, les Prussiens ne tiendraient pas ferme. J'ai appris en effet que le baron de Kleist, qui les commandait, faisait déjà ses préparatifs de retraite et ses adieux. On sait trop que mon conseil ne fut pas suivi. Combien je me fusse applaudi de voir l'empereur à Cologne ou à Mayence réclamer Marie-Louise et le roi de Rome comme gages de la paix, et déclarer qu'en cas de refus les armées françaises iraient les chercher! Certes, il n'est pas un brave qui n'eût volé à Vienne et à Parme. Que si la voix de la justice et de la félicité générale eût été entendue, quelle gloire exempte de regrets eût ensuite goûtée Napoléon, en faisant cueillir à ses troupes des palmes civiques, par l'ouverture des canaux et des routes; en réparant les chemins des cantons et des

communes; élevant des monumens grands et utiles; desséchant les marais; formant des colonies agricoles dans les terres incultes; développant l'instruction, l'industrie rurale et manufacturière, par des perfectionnemens dans l'enseignement supérieur et intermédiaire, des cours de chimie et de mécanique appliquées aux arts, de minéralogie, de législation, d'économie politique, d'architecture, etc., sur tous les points importans de l'empire! Qu'on eût alors été fier d'être Français, et que le monarque auteur de tant de bienfaits eût reçu de bénédictions!

En quittant la reine Hortense, j'allai chez le général Bertrand, grand-maréchal du palais, il travaillait alors avec Napoléon. On me remit, dans son cabinet, quelques ordres et proclamations, datés de Lyon; et après avoir lu attentivement ces papiers, qui roulaient sur des confiscations, des déportations, etc., je les posai sur une table. « Que faites-vous là? me dit-on. — Ces mesures pouvaient être utiles à Lyon; une fois remonté sur son trône, l'empereur doit les oublier, et vous ne pensez pas, sans doute, que je songe à les exécuter. — Monsieur, vous avez demandé du service dans l'interrègne? — Mes sermens m'étaient remis; on avait entendu dire au lieutenant-général du royaume que rien n'é-

tait changé en France, qu'il n'y avait qu'un Français de plus ; il accueillit les mémoires que je lui présentai sur la rive gauche du Rhin ; il m'engagea à prendre de l'emploi ; je ne m'éloignai de lui qu'après la fatale convention par laquelle ce prince trop faible livra une escadre et trente places fortes. Si j'avais occupé une préfecture, si elle se fût trouvée sur l'une des routes de l'île d'Elbe à Paris, Napoléon, qui m'a chargé, il y a peu de jours, d'acquitter pour lui la dette de l'honneur et de la reconnaissance, Napoléon me connaît trop bien pour ne pas s'être attendu que, plein de regrets, j'aurais su cependant remplir mon devoir. »

Je sortis, à ces mots, qui furent dénoncés à l'empereur : « Ladoucette a raison, dit-il ; j'estime sa loyauté. » Aussi, connaissant mon dévouement pour ma patrie, il m'accorda pendant les cent-jours la plus entière confiance.

J.-C.-F. LADoucETTE.



LE RETOUR DU JEUNE CRÉOLE¹.



Par une belle matinée du mois d'août, il y a de cela quelques années, un beau navire de France entra à pleines voiles dans le sentier que tant de

¹ Nous avons donné dans le volume précédent le Créole à Paris : il ne sera peut-être pas sans intérêt pour le lecteur de voir le Parisien redevenu Créole.